Document généré le 20 sept. 2024 11:58

Liberté

L'homme indifférent de Jean-Philippe Toussaint

Gaëtan Brulotte

Volume 32, numéro 1 (187), février 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31855ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1990). Compte rendu de [L'homme indifférent de Jean-Philippe Toussaint]. *Liberté*, *32*(1), 126–130.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LIRE EN FRANÇAIS

GAÉTAN BRULOTTE

L'HOMME INDIFFÉRENT DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Jean-Philippe Toussaint, **L'Appareil photo**, *Paris, Éditions de Minuit, 1988, 127 pages. Aux mêmes éditions:* **La Salle de bain**, *1985;* **Monsieur**, *1986.*

Les personnages des courts romans de Jean-Philippe Toussaint ont beaucoup de mal à «vivre» l'Autre. Le relationnel faisant problème pour eux, ils s'installent dans la solitude et n'en éprouvent ni révolte ni peine. Le fait qu'ils n'arrivent pas à s'intégrer à la société ne leur cause aucun vertige. Ils ne travaillent pas et mènent une vie sans impératif catégorique. Ils ne s'en trouvent pas mal ni bien. Ils illustrent ce que le philosophe Lipovetsky appelle, dans *L'Ère du vide* (rééd. Folio/Essais, 1989), l'homme indifférent: «L'homme indifférent ne s'accroche à rien, n'a pas de certitude absolue, s'attend à tout et ses opinions sont susceptibles de modifications rapides» (p. 63). Le narrateur de la dernière *novella* de Toussaint, *L'Appareil photo*, est proche de cette indifférence: son manque d'intérêt pour tout ce qui anime les autres, son absence d'ambitions, de ces ambitions qui nourrissent les grandes destinées humaines, son anémie émotionnelle permanente en font une sorte d'anti-héros. Tout cela semble lui causer les plus grandes difficultés, à tous les niveaux de son existence, mais il ne s'en plaint pas. Il se heurte aux mille et un tracas de la vie quotidienne avec la même désinvolture

que face à la question générale du sens de la vie. Rien ne l'affecte, rien ne le réjouit.

Au départ, des leçons de conduite servent de moteur narratif à l'histoire. Étant un «faible», un vulnérable, tout à fait à l'opposé du macho des romans d'action, le narrateur, on s'en doute, n'arrive pas à apprendre: il semble d'ailleurs tenir davantage à ses maladresses au volant (qu'il confesse complaisamment) qu'il ne ressent de nécessité vitale à la maîtrise de cette technique. Les leçons de conduite n'aboutiront évidemment pas, mais elles provoquent au moins quelques rencontres.

Ces rencontres, l'auteur les représente superficielles à souhait, vides et éphémères. Les personnages n'ont absolument rien à se dire, rien d'authentique à partager, aucun projet mobilisateur commun. Un seul point les rassemble: leur vacuité intérieure. Aucune de ces rencontres ne débouche sur une relation vraie, amicale ou amoureuse. De toute façon, personne ne veut ici s'impliquer dans des histoires affectives et chacun préfère rester sur son quant-à-soi. Avec les femmes en particulier, les rapports tiennent de situations à la Woody Allen, rapports maladroits où aucune image glorieuse de soi et de l'autre n'est possible. Nous sommes dans le monde du vide. Ce vide est vécu sans tragique ni apocalypse. Il ne conduit pas à plus d'angoisse, à plus d'absurde, à plus de pessimisme. Il génère de l'indifférence. Ce monde est, chez Jean-Philippe Toussaint, représenté avec un art tout minimal. En voici une scène représentative, qui nous montre deux hommes à une table d'un café.

> *Il nous arrivait de boire une gorgée de temps à autre, de reposer la tasse dans la soucoupe. Nous regardions autour de nous tranquillement, un cartonnet à bière à la main, que nous tapotions sur la table. Parfois, quelques mots étaient échangés, au sujet d'une marque de bière, par exemple, qu'un logo représentait sur la face imprimée du cartonnet. Tuborg, faisait-il remarquer en hochant pensivement la tête. Eh oui, disais-je, Tuborg.*

Il m'arrivait d'évoquer d'autres bières alors, que l'établissement servait à la pression. Il laissait dire, dressait son cartonnet à la verticale et le maintenait en équilibre avec un doigt. Une danoise, disais-je, la Tuborg. Il le savait, confirmait de la tête qu'il le savait. Je le savais, disait-il. Une danoise, oui, et, soupirant, il buvait une petite gorgée de café. Nous payions à chacun notre tour, car je l'avais invité la première fois, et depuis il tenait à partager les frais, avec une insistance presque amicale. (pp. 43-44)

Indifférent et songeur, le narrateur descend de Charlot et de Monsieur Plume. On le voit ici et là empêtré dans le moindre petit problème quotidien: échange de bonbonnes à gaz, panne de voiture, queue d'un mauvais guichet. Ses déplacements sont pénibles, chargés d'objets encombrants (tel un carton à provisions inutilement trimballé dans le métro) ou semés d'ennuis divers. Il effectue deux voyages, l'un en Italie, l'autre en Angleterre, voyages qui se présentent comme une suite de menues contrariétés. À Milan, il vogue au gré d'actions immotivées: venu là pour apparemment assister à une conférence, des durillons aux pieds le conduisent plutôt chez le pédicure...

Il cherche tant bien que mal à forcer le destin, à provoquer l'aventure, mais rien n'arrive de palpitant. À cet égard, un cas exemplaire est certainement celui de l'appareil photo qui donne son titre à l'ouvrage (*Leçons de conduite* aurait été un meilleur titre): à l'occasion de son voyage en Angleterre, il vole un appareil oublié dans une cantine de bateau et utilise le reste de la pellicule pour photographier n'importe quoi (dont un couple, probable propriétaire de l'appareil volé). Mais se sentant coupable, il se débarrasse vite de l'appareil en le jetant dans la mer, non sans avoir gardé la pellicule. Au retour, il fera développer les photos et rêvera un moment autour des images. Un excellent suspense, analogue à celui du film *Blow Up* d'Antonioni, aurait pu en résulter, mais rien de significatif n'en sort. Il aura volé cet appareil pour rien. Dans

ses déplacements, le narrateur n'apprend pas grand-chose. Il n'évolue pas. Ses tentatives d'intervention dans le réel ne donnent jamais de résultats concrets.

À certains moments, il veut affirmer son individualisme en jouant à l'original: en satisfaisant par exemple un besoin urgent et incongru de se raser en public dans un garage ou en demandant les indications du métro à un véliplanchiste sur une plage. Façon surréaliste de cultiver les impropriétés de situations et de comportements? Peut-être. Mais nous avons plutôt l'impression qu'il s'agit de gamineries gratuites et, une fois de plus, un sentiment de vide point, qui envahit toute cette tentative d'originalité.

L'individualisme forcené du narrateur a cependant ses lieux de retraite favoris, lieux de refuge contre le monde extérieur. Tantôt il fuit par le jeu une réalité jugée contraignante ou décevante ou inintéressante: échecs ou mikado lui fournissent des instants d'absorption où sa conscience, déjà ténue, prend complètement congé. Tantôt, et le plus souvent, ce sont des espaces déserts qui le recueillent, espaces en marge des humains: quartier désolé des zones industrielles, terrains vagues, restaurant nocturne, terrasse d'un café à l'abandon sous la pluie, wagon de métro vide, piste de danse vide, gare vide. C'est un univers de la solitude et de la désolation proche, par moments, de celui du peintre Edward Hopper.

Les lieux de refuge ultime seront des lieux de régression: toilettes où le narrateur réfléchit longuement; cabine téléphonique où il s'accroupit et dort; fond d'une pièce où, assis contre un mur, il fume une cigarette en regardant fixement le plafond.

Dans ces lieux, il se livre à ce que Jean-Philippe Toussaint appelle la «pensée». La «pensée» est finalement ici l'unique salut possible. Et cette «pensée» ne s'intéresse pas à élaborer des systèmes d'explication du monde. «Grâce toujours recommencée», c'est une activité à vide, comme le reste, une activité rêveuse, non communicable, qui en arrive à être purement hédoniste. Voilà tout compte fait la seule école de

conduite qui semble pertinente, chez Toussaint, la seule loi qui prévaille: une sorte d'hédonisme résigné, tranquille, désincarné, spirituel et solipsiste.